

Céline Huyghebaert

LE DRAP BLANC



LE QUARTANIER

Le Quartanier Éditeur
C.P. 47550, CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8
www.lequartanier.com

LE DRAP BLANC

Dialogues — <i>Prélude</i>	11
Le visage de Magritte	17
Analyse graphologique	47
Dialogues — I	55
Enquête sur l'histoire de mon père	81
Dialogues — II	125
Rêves	131
Dialogues — III	143
Acte de naissance	193
Voire déjà mort	195
Dialogues — IV	275
Inventaire de ce qui n'a pas laissé de traces	311
Dis mon nom	313
Carte d'un père à sa fille	323

DIALOGUES

Prélude

CÉLINE — François ?

FRANÇOIS — Oui ?

CÉLINE — C'est Céline Huyghebaert... Ça va ?

FRANÇOIS — Oui, oui. (*Ils rient pour camoufler leur malaise.*) Et toi ?

CÉLINE — Depuis le temps...

FRANÇOIS — Oui, depuis le temps.

CÉLINE — Jeanne est là ? Je voudrais lui parler.

FRANÇOIS — Bien sûr.

On entend le bruit du combiné qu'on pose sur une table, des murmures, des grésillements.

JEANNE — Allo ?

La première chose que Céline reconnaît dans la voix de sa tante, c'est celle, pierreuse, de son père. Puis Jeanne répète « Allo ? » et Céline perçoit aussi un non, un refus catégorique qui devrait l'inciter à raccrocher immédiatement.

CÉLINE — C'est Céline. Ça va ?

JEANNE — Oui, ça va.

CÉLINE — Je suis contente de réussir à te joindre. Je t'ai laissé des messages, mais tu ne m'as pas rappelée.

JEANNE — Tu sais, nous, maintenant, on n'est là que six mois par an.

CÉLINE — Vous avez une maison quelque part ?

JEANNE — Non, on a un bungalow sur un terrain. On rentre à Plaisir pour l'hiver.

CÉLINE — Ah.

JEANNE — Et toi ?

CÉLINE — Je vis toujours au Québec. Ça va bien. Je fais mes études là-bas. Je suis en France pour quelques semaines et j'aurais bien aimé vous voir.

JEANNE — Pourquoi ?

CÉLINE — Je fais des recherches pour écrire un livre sur papa. J'aurais voulu savoir si on pouvait en discuter. Vous voir aussi. On ne s'est pas vus depuis la mort de papa.

JEANNE — Oh, tu sais, je n'ai pas grand-chose à te dire sur lui.

CÉLINE — J'aimerais que tu me parles de votre enfance. De votre vie avant que je naisse.

JEANNE — Je l'ai élevé comme mon fils et je ne me souviens même plus de mes fils, alors tu vois, ton père, je ne m'en souviens plus.

CÉLINE — On pourrait se voir. Peut-être que des anecdotes vont...

JEANNE — Non, non.

CÉLINE — Peut-être que tu pourrais me prêter tes albums de famille pour que je scanne des photos de lui ?

JEANNE — Non, ce n'est pas possible.

CÉLINE — Ce n'est pas seulement pour mon projet. C'est pour nous, ses filles, qu'on ait des traces de lui.

JEANNE — Vous en avez, des photos.

CÉLINE — Pas de son enfance.

JEANNE — De son enfance, on n'en a pas beaucoup. On n'avait pas d'appareil, nous, tu sais.

CÉLINE — Pas beaucoup, ce serait déjà quelque chose.

JEANNE — Il faut que je fouille. C'est enfoui quelque part. Ça ne se trouve pas en cinq minutes.

CÉLINE — Ce n'est pas un problème. Je peux passer à la fin de la semaine, si tu veux.

JEANNE — Oui, c'est ça. Je vais y réfléchir.

CÉLINE — Je pourrais même t'aider à chercher.

JEANNE — Je ne sais pas.

Silence prolongé.

CÉLINE — J'imagine que, si je te donne mon numéro, tu ne me rappelleras pas ?

JEANNE — Non.

CÉLINE — Alors, je peux peut-être t'appeler d'ici vendredi ? Ça te laisse le temps nécessaire ?

JEANNE, *d'une voix ferme* — Non, non. Je ne veux pas.

CÉLINE — Tu ne veux pas que je vienne ?

JEANNE — Non. C'est du passé. C'est enterré. Dans pas longtemps, de toute façon, je vais le rejoindre.

CÉLINE — Je ne comprends pas. Je te demande juste de sortir des albums, c'est tout.

JEANNE — J'ai perdu une fille, deux fils. J'ai perdu mes trois frères. Je ne veux plus penser à ça.

CÉLINE — Mais...

JEANNE — J'ai perdu mon frère. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne vis pas dans le passé. Ça ne sert à rien.

CÉLINE — Ce n'est pas ça. Je ne veux pas vivre dans le passé, mais...

JEANNE — Excuse-moi, mais je dois raccrocher.

CÉLINE — Très bien.

Long silence. Céline se retient de le rompre ; elle espère que l'embarras fera flancher sa tante. Mais Jeanne ne dit rien.

CÉLINE — Je te souhaite d'avoir tout ce que tu mérites dans la vie.

La frustration est audible dans sa voix.

JEANNE, *avec une douceur inattendue* — À toi aussi. À toi et à tes sœurs. J'espère que tout ira bien pour vous. Au revoir.

Long silence.

CÉLINE, *radoucie* — Au revoir.

Et ça raccroche. Avec les incompréhensions et les silences, de part et d'autre du fil, intacts.

Jeanne meurt d'une embolie pulmonaire six ans plus tard.

LE VISAGE DE MAGRITTE

/ I

Je n'ai jamais dit à Martin à quel point il ressemble à mon père. Je pense à ça pendant que les plats arrivent sur la table et que Martin me raconte sa semaine dans l'ordre chronologique et en détail. Je fais « mmh hmm » un peu trop souvent, comme une journaliste qui surjoue son enthousiasme pendant une entrevue.

— Ta viande est bonne ? Je te ressers du vin ?

Au lieu de répondre, je scrute le visage de Martin à la recherche de morceaux de mon père. Il a les mêmes lèvres fines cachées sous une barbe drue et, quand il sourit, en haut, la même dent manquante, un trou noir qu'il promet de faire réparer dès qu'il en aura les moyens – certes, mais quand ? –, et qu'il explore du bout de la langue comme s'il s'attendait à tout instant à ce que quelque chose y ait poussé.

Il en est au jeudi soir. Je le couperais bien pour qu'on passe à autre chose mais, au fond, je me cherche un prétexte pour qu'on s'engueule. Il me parle du film qu'il est allé voir seul au cinéma, et dont le titre m'a laissé une vague impression de lassitude.

— Les premières secondes sont cruciales dans un film, tu le sais. Alors là, on a un plan fixe d'un poisson rouge dans son bocal, retiens-le, c'est important. Puis la caméra glisse sur les mains de Gabita, puis sur ses jambes qu'elle est en train d'épiler à la cire, puis il y a un plan large d'Otilia, sa colocataire.

Martin prend la carafe d'eau et nous sert. Il est parti pour me raconter le film scène par scène, alors qu'il sait très bien que ça m'ennuie terriblement.

— On est en Roumanie, juste avant la chute de Ceausescu. Je sais. Tu trouves que je me perds dans les détails, mais je te le dis parce qu'il faut que tu comprennes la situation de Gabita : enceinte de plusieurs mois, dans un pays où l'avortement est interdit.

Je prête une oreille un peu plus attentive.

— Vers la fin, il y a cette scène : Otilia est avec son copain dans la chambre. Ils sont assis face à face, très près l'un de l'autre. Ça pourrait presque être sensuel si Otilia ne venait pas d'avouer à son copain qu'elle avait aidé Gabita à se faire avorter. Il lui demande : « C'était pour ça, l'argent ? » Et Otilia lève la tête ; il y a tellement de fureur dans son regard. Si seulement il savait. Elle pourrait tout lui raconter, mais elle dit : « Tu crois vraiment qu'un avortement coûte juste trois cents lei ? »

J'attrape la salière de la main de Martin.

— Puis elle demande : « Et si j'étais enceinte, tu ferais quoi ? » Il répond : « Ne commence pas. C'est impossible. » Elle : « Ah oui ? Impossible ? Tu y as déjà pensé, hein ? » Elle

murmure, mais on sent sa colère. Tout est dans son regard, pas dans sa voix.

Mon irritation commence à se confondre avec celle d'Otilia.

— Elle insiste : « Et comment tu peux être sûr que ça n'arrivera pas ? Tu ne sais même pas quand je suis censée avoir mes règles. » Et là, écoute ce qu'il lui dit : « Si tu étais enceinte, je te demanderais en mariage. »

Je regarde Martin, furieuse.

— C'est à ce moment précis, je crois bien, que la colère d'Otilia se transforme en tristesse, parce qu'elle comprend qu'elle est exactement comme le poisson rouge qui tourne en rond dans le bocal de sa chambre : coincée.

— Et toi ?

Martin me regarde avec surprise et me sourit.

— Quoi, moi ?

— Qu'est-ce que tu dirais si j'étais enceinte ?

Il sort son canif de sa poche, le déplie et le pose sur la table, en repoussant de la main le couteau du restaurant. Il est un peu méfiant, très silencieux tout à coup. Il me dévisage. Il sait que je suis de mauvaise foi et slalome autour de ma question tendue, menaçante comme un piège.

— Alors, je te ressers du vin ?

— T'en aurais rien à foutre, hein ?

— Oui, bien sûr, j'en aurais rien à foutre, c'est ça.

— Avant, t'aurais pas réagi comme ça.

Il découpe son entrecôte, en pique un gros morceau avec sa fourchette, puis quelques frites, trempe l'ensemble dans

la mayonnaise et abaisse la tête à la hauteur des verres en ouvrant grand la bouche pour enfourner le tout. Il mastique en prenant tout son temps, avale et expire.

— Avant quoi, Céline ?

L'engueulade peut commencer. Une dispute qui prend la réponse de Martin comme prétexte, mais qui pourrait tout aussi bien venir du canif déplié sur la table, comme celui que mon père dépliait et posait chaque soir sur la table de la salle à manger. Ou bien du corps fluet de Martin, qui me rappelle celui que ma mère n'a osé quitter qu'au bout de vingt longues années, vieillie avant l'âge, elle qui n'avait jamais été aimée autrement que comme une mère. Je regarde Martin, et ma colère grandit alors que je me projette en mère de ses enfants à lui, frères eux aussi, aux lèvres fines et à la dentition fragile, des enfants qui ne pourront pas espérer faire mieux que nous, et que nous aurons quand même quand le temps sera venu. Que Martin n'ait même pas conscience qu'un tel risque plane sur ces vies-là m'énerve encore plus que le reste.

Et alors je ne sais plus si je lui en veux pour sa mollesse ou pour la tristesse de mon père. Je lui dis qu'il se cache sans arrêt sous sa carapace et que ça me fait pitié. Au fond, je crois bien que je provoque cette dispute un peu lamentable parce que l'amour que m'inspire Martin, premier homme de ma vie de fille sans père, m'embarrasse.

/ 2

Sur le chemin du retour, j'ai fini par en dire plus à Martin sur les raisons de mon humeur, et j'espérais qu'il me comprenne malgré ma colère et mes grandes enjambées vers son appartement, qui me forçaient à m'interrompre en plein milieu de mes phrases pour reprendre mon souffle. Martin peinait à me suivre, il avait trop mangé. J'ai commencé par lui expliquer qu'il ne pouvait pas venir chez moi parce qu'une colonie de larves bibliophages avait envahi ma bibliothèque. Elles étaient en train de ravager les carnets que je tenais depuis que je vivais à Montréal. Elles avaient déjà rendu illisibles cinq ans de souvenirs, traversés d'une couverture à l'autre par leurs galeries, des trous pareils à ceux qu'il y avait peut-être sur le visage de l'homme au chapeau melon. Martin n'y comprenait rien, j'ai tout repris depuis le début. Je lui ai dit qu'un jour j'avais envoyé à mon père une carte de souhaits avec une œuvre de Magritte, *L'homme au chapeau melon*, et à l'intérieur de la carte j'avais écrit un long message qui parlait de résilience. Ou alors de renoncement. Ou des minces chances qui restaient à mon père de ne pas rater sa vie. Je me servais des mots comme de bombes à cette époque, et j'avais bien l'intention que ceux-ci lui sautent à la figure dès qu'il ouvrirait l'enveloppe. Mais le choc avait été tellement violent que mon père était parti à l'hôpital et j'avais dû prendre le premier avion sur la demande pressante de ma sœur. Le temps d'attacher ma ceinture, de la